

Dakar d'avril, printemps d'un poète

La « poésie » peut être un filtre, un tamis serré, un voile pudique tendu entre la réalité et nos sens, une manière d'échapper à cette réalité, un « supplément d'âme » que les sociétés tolèrent d'un oeil compatissant un brin condescendant, le témoignage d'un monde de « l'ailleurs » dans lequel des poètes allongés dans leurs linceuls immaculés cousus par leurs blanches et propres mains agitent pathétiquement les flambeaux éteints de leurs poèmes inaudibles : les anthologies ressemblent souvent à des cimetières où pérorent ces morts-vivants imbus de leurs propres inanités muettes.

En revanche la poésie - sans guillemets cette fois - peut être **un** révélateur du réel, un déchireur d'illusions, de mensonges et autres détournements de sens quand elle use de la langue comme d'un acide, sans pour autant brûler l'imaginaire. Pari risqué, difficile à tenir mais plus que nécessaire par les temps qui courent (on plutôt qui rampent surnoisement). Celui ou celle qui éprouve l'irrépressible désir de faire œuvre poétique se doit alors d'entrer « sans cesse dans la difficulté suprême », sauf à « rester un laissé-pour compte et rien de plus » (Thomas Bernhard).

Ces textes que le lecteur va découvrir me semblent procéder de cette catégorie.

Je n'ai jamais rencontré Anne Lauricella. Je ne la connais que par son nom, beau nom chantant de botanique latine, et par ces quelques textes qui en un double mouvement m'emportent loin dans l'espace et me fait plonger au profond de mon regard, illustrant de convaincante façon cette manière d'« art poétique » qu'elle énonce au détour d'un vers : « *En silence, je prends note de tous ces mouvements, les avale aussi, les digère, recule, attends puis assaille de mes mots pour mieux les pénétrer* ».

Dans cette « *infatigable et fatigante urgence de tout noter* », dans un va-et-vient du regard qui de loin se heurte aux « *murs en sang* », de près frôle les « *veines frêles et frémissantes* », elle agite ce qui l'agite, ce qui nous agite tous : le violent et le doux, le saturé et l'esquissé, le caressé le griffé, l'obscur l'éblouissant, le visible le deviné, sans céder au jonglage facile des oxymores, mais en jetant mots et images comme des bornes dans le champ d'une langue en jachère, ou des balises dans une prose démontée comme on le dit de la mer.

Car plutôt que de faire appel au « poétique », qui s'avère le plus souvent être, comme le rappel Henri Meschonnic, « le pire ennemi du poème », Anne Lauricella interroge son impérieux besoin de récit à la lumière parfois vacillante, parfois brutale, d'une langue elle-même interrogée, renouant ainsi les fils d'une poésie à la fois narrative et sauvage, que tressèrent en leur temps Blaise Cendrars ou le Michaux des voyages, aujourd'hui le très proche Patrick Laupin ou le très lointain Derek Walcott.

*J'aimerais une autre vie
en plus de celle-ci
y avoir un enfant
- car celle-ci ne puis
la remplir que de mots*

écrit-elle.

En attendant, à nous le plaisir de voir cet enfant de paroles grandir sous nos yeux, en attendant que la famille s'élargisse - et nous surprenne.

Marc Delouze Treigny, 1^{er} avril 2008